

beau temps, il s'y cramponne, il n'en sort pas ; c'est au point que bien des gens soupçonnent qu'il n'a pas d'autre domicile légal.

Sous le prétexte d'y venir déjeuner, l'épeleur de journaux y passe des journées entières à lire, à prendre des notes, à écrire. Tant de loisirs le ravissent. Là là, en effet, sous la main pour une somme modique, une table, un tabouret, un feu, des plumes, du papier, de l'encre, des garçons pour le servir et du tabac à discrétion, il puisé sans relâche dans la boîte de buis peint de la dame du comptoir.

L'épeleur de journaux a toujours, dans un coin de la salle, sa place réservée à l'empreinte de son coude est pour ainsi dire incrustée sur la table. A ses yeux, c'est comme une propriété acquise par la prescription ; mais Dieu sait de combien de tribulations ce privilège est la source. Pour ne parler que de quelques-uns de ces déboires, s'il se trouve par hasard qu'un étranger occupe cette place quand il arrive, il n'est pas de malédictions qu'il ne se croie en droit de lui adresser intérieurement. Certes, si l'usurpateur tombait subitement frappé d'un coup de sang, l'épeleur ne serait frappé, lui, que d'une chose, de la joie de reconvrer le siège qu'il considère comme son domaine. Ce n'est pas tout encore : si l'épeleur est accoutumé à droite et qu'un hasard malencontreux lui ait assigné une place à gauche, c'en est fait, toute sa journée est perdue. Il boit, mange et lit tout de travers, sans compter que mille distractions sangreues attirent sans cesse sur sa tête une foule de mécomptes. Se prépare-t-il à déjeuner, vingt fois portant malgré lui sa flûte à droite, il épongera jusqu'à la dernière goutte la tasse de son voisin. Vient-il à écrire, il prendra tout-à-tour sa soucoupe pour l'écrire, et l'écritoire pour la soucoupe.

Dans cette immense capharnaüm de la presse parisienne, il n'est rien qu'il ne trouve d'une digestion facile. Il lit tout, rumine, mâche, avale tout avec le même apressement, depuis les feuilletons de M. Théophile Gautier jusqu'aux tartines de M. Cuvillier-Fleury, à commencer du frontispice, jusques et y compris le nom de l'imprimeur. Toute feuille publique, qu'elle soit blanche, noire, rouge, tigrée, ou même tout cela à la fois, a un droit incontestable à son estime. Plus elle est grande, mieux elle vaut. On ne pense pas que la félicité suprême arrive à l'épeleur de journaux avant le jour où l'on pourra lire en France comme en Angleterre toutes les publications politiques et littéraires sur une échelle.

Il est clair que l'épeleur range les journaux dans la catégorie des mesures d'hygiène : c'est même pour lui un besoin si absolu qu'il est probable que son estomac se refuserait à toute fonction digestive s'il s'en voyait un seul jour privé. Voilà pourquoi l'épeleur de journaux voit approcher avec terreur les grandes fêtes qui privent leur lendemain de la plupart des journaux, pour cause de fermeture des ateliers. Les coups d'état aussi lui font peur, qu'au meilleur patriote, attendu qu'il aimerait mieux cent fois voir le feu aux quatre coins de Paris, qu'un 13 brumaire dirigé contre la presse.

En effet, au cas où cette extravagante utopie essaierait de se réaliser, le vieillard verrait bien sûr, de même qu'au 27 juillet, 1830, sa crème tourner affreusement dans sa tasse ; il lui semblerait que son sucre va se convertir immédiatement en poison ; bref, tout son être s'émietterait dans les horreurs d'un violent eclysme, et il tomberait fondroyé d'une attaque d'apoplexie, pour ressusciter au bout de trois jours, absolument comme Jésus-Christ et M. Dupin. Si l'épeleur de journaux ne meurt pas d'une charade rentrée, il ira, selon toute apparence, terminer ses jours à l'hospice des Quinze-Vingt, hôtel des invalides, et lui promet la perte de ses yeux ruinés par la mignonne et le petit-romain, quel aveuglement !